

### La Mare d'Auteuil.

La mare d'Auteuil était un des plus jolis endroits du bois de Boulogne. Elle n'était pas recherchée par les promeneurs mondains qui vont au bois pour suivre avec la foule une unique allée encombrée d'équipages. Ceux qui la visitaient étaient des amis de la nature qui, aux lacs artificiels et aux pelouses semées et fauchées de leurs rives, préféraient une vraie mare bordée de grandes herbes et de roseaux, et qui venaient lui demander de la solitude et du silence. On y voyait de jeunes mères, assises et travaillant à quelque ouvrage d'aiguille, tandis que leurs enfants jouaient autour d'elles; de tout jeunes gens ou des vieillards qui avaient un livre à la main. Ce n'était pas un lieu auquel les curieux venaient jeter en passant un coup d'œil; ceux qui le fréquentaient le connaissaient, l'aimaient; ils y venaient se reposer, méditer, vivre au milieu de tous les charmes de la campagne.

La mare d'Auteuil n'existe plus, ou du moins elle a si complètement changé d'aspect que ceux qui l'admiraient ne la reconnaissent pas. Elle se trouvait située dans la zone du bois la plus rapprochée des fortifications, et dont il a fallu, au mois de septembre de la funeste année 1870, abattre les arbres pour se mettre en garde contre l'approche de l'ennemi. Tous les beaux chênes qui l'entouraient ont été coupés; il n'en reste plus que des tronçons mutilés, sans branches, sans verdure; ils sont à l'état de pieux destinés à servir de barrière aux chevaux des envahisseurs. Les buissons touffus qui remplissaient les intervalles de la futaie et formaient une enceinte verte dans laquelle s'ouvraient les profondes percées des allées, sont également détruits; sur le sol qu'ils couvraient, et qui maintenant est nu, on trouve çà et là quelques restes de rameaux brisés et desséchés. La mare, privée des ombrages qui l'abritaient et qui y peignaient leur image, est devenue une flaque d'eau fangeuse et morte. Personne ne vient plus s'asseoir sur ses bords arides; tout au plus y rencontre-t-on quelque vieille femme en haillons qu'attire l'espoir d'un pauvre butin, et qu'on voit se baisser de temps en temps pour ramasser des débris de bois mort.

Mais si les arbres qui faisaient la beauté de la mare d'Auteuil ont été coupés, il est consolant de penser qu'ils ont été sacrifiés par nous-mêmes dans un dessein volontaire et nécessaire de défense contre l'ennemi; plus heureux que les belles futaies du parc de Saint-Cloud et tant d'autres, qui ont été abattues par la main des Allemands et pour leur servir de rempart contre nous. Un poète dirait que ces vieux chênes sont tombés sans se plaindre sous les coups des haches françaises pour contribuer à défendre le sol de la patrie.

Un poète l'a dit en effet. M. Sully-Prudhomme a fait de la mare d'Auteuil le sujet d'une remarquable poésie, où il a su mêler dans une juste mesure les regrets d'un amant de la nature et la virile résolution d'un patriote. Citons quelques strophes de cette mâle élégie :

Ces bois nous étaient chers par leur site et leur âge,  
Par l'ancêtre inconnu qui les avait plantés,  
Surtout par la douceur des rêves enchantés  
Qu'ils éveillaient dans l'âme en versant leur ombrage;  
Par leurs sentiers étroits, leur sauvage gazon,  
Et la fraîche percée où, comme un clair mirage,  
Reculait leur vague horizon.

Là dormait une mare antique et naturelle,  
Où vers le plegé lent des brusques hameçons  
Montaient et se croisaient des lueurs de poissons,  
Où mille insectes fins venaient mirer leur aile;  
Eau si calme qu'à peine une feuille y glissait,  
Si sensible pourtant que le bout d'une ombrelle  
D'un bord à l'autre la plissait.

Trois chênes lui prêtaient leur abri vénérable,  
Hors de la terre, autour de leurs énormes flancs,  
Leur racine saillante improvisait des bancs;  
Et vers l'heure où, l'été, le poids du ciel accable,  
Leurs branches sur les yeux ivres d'un vert sommeil  
Épandaient un feuillage au jour seul pénérable,  
Comme une tente en plein soleil.

Les voilà donc à bas, ces géants séculaires,  
Les bras épars, torlus dans l'immobilité,  
Le fuste horizontal, ras et décapité;  
Sur leur entaille, on compte aux couches annulaires  
L'ample succession de leurs ans revêches,  
Et le temps qu'ont dormi dans l'horreur des sutures  
Ceux dont les noms ne vivront plus.

Peut-être cherchent-ils outre eux pourquoi l'automne,  
Qui suspendait la vie à son apaiser,  
Posait partout son deuil comme un discret baiser,  
Farouche cette fois, trappe, ravage, tonne,  
Et ne ressemble plus à l'automne de Dieu;  
Ou bien comprennent-ils, à l'emploi qu'on leur donne,  
Qu'un bel arbre n'est plus qu'un pieu!

Ils s'arment comme nous, fils de la même terre,  
Leur sève et notre sang auront tous deux coulé  
Pour cet illustre sol impudemment foule!  
Tandis que sous nos murs l'aigle à la froide serre  
Amène ses pillards par les sentiers des loups,  
Et que les autres bois font avec eux la guerre,  
Ceux-là du moins la font pour nous.

Comme une vaste armée arrêtée en silence  
Écoute au loin rouler un galop d'escadrons,  
Des arbres abattus les innombrables troncs  
Attendent, menaçants, taillés en fer de lance;  
Les souches des plus gros siègent comme un sénat  
Qui, dans un grand péril, se recueille, et balance  
Les chances du dernier combat.

Seuls, ces débris guerriers des beaux chênes demeurent;  
L'eau qui baignait leur pied n'est plus qu'un borborygme noir;  
On ne reviendra plus à leur ombre s'asseoir;  
Les couples des brisés, tous ceux qui s'niment pleurent;  
Leurs gardiens d'autrefois se sont faits leurs bourreaux;  
Plus de nids, plus d'amours! Qu'ils tombent donc et meurent  
Comme les hommes, en héros!

—(Magasin pittoresque.)

### Histoire du Canada.

#### LE MARQUIS DE MONTCALM.

Le 13 mai 1756, la frégate *la Licorne* débarquait devant Québec le marquis de Montcalm, maréchal de camp, chargé du commandement général des troupes françaises au Canada. Il amenait avec lui le brigadier de Lévis, le colonel de Bourlamagne et quelques mille soldats: c'était la dernière armée jetée sur les rivages de cette antique colonie, baptisée par Henri IV du nom de *Nouvelle-France*, à jamais célèbre dans nos fastes nationaux par les luttes qu'elle soutint avec tant d'héroïsme contre les Anglais jusqu'au jour où abandonnée de tous, écrasée par des ennemis sans nombre et sans pitié, couverte du sang et de ruines, elle vit rompre les liens qui pendant un siècle et demi avaient uni ses destinées à celles du royaume de France.

Nul n'était plus digne que le marquis de Montcalm de tenir avec bonheur, dans ces contrées lointaines, le drapeau français. Son passé répondait de ce qu'il pourrait faire dans l'avenir. Officier au régiment de Hainaut-Infanterie, puis au régiment de Flandre, enfin colonel du régiment de cavalerie de Montcalm, il avait pris une part glorieuse à la campagne d'Allemagne de 1738, et aux